

Quelle lecture géopolitique de la crise grecque ?

dimanche 7 janvier 2018, par [Georges PREVELAKIS](#), [Pierre VERLUISE](#)

Citer cet article / To cite this version :

[Georges PREVELAKIS](#), [Pierre VERLUISE](#), **Quelle lecture géopolitique de la crise grecque ?**, *Diploweb.com : la revue géopolitique*, 7 janvier 2018.

Hum... Vous semblez apprécier le DIPLOWEB.COM. Nous vous en remercions et vous invitons à participer à sa construction.

Le DIPLOWEB.COM est LE media géopolitique indépendant en accès gratuit, fondé en l'an 2000. Nous vous proposons de participer concrètement à cette réalisation francophone de qualité, lu dans 190 pays. Comment faire ? Nous vous invitons à verser une participation à votre convenance par PayPal via [la page suivante](#). Vous pouvez aussi rédiger un chèque à l'ordre du DIPLOWEB.COM et l'adresser à Diploweb.com, Pierre Verluise, 1 avenue Lamartine, 94300, Vincennes, France. Ou bien encore faire un virement bancaire en demandant un RIB à l'adresse expertise.geopolitique@gmail.com.

Avec 5 000€ par mois, nous pouvons couvrir nos principaux frais de fonctionnement et dégager le temps nécessaire à nos principaux responsables pour qu'ils continuent à travailler sur le DIPLOWEB.COM.

Avec 8 000€ par mois, nous pouvons lancer de nouveaux projets (contenus, événements), voire l'optimisation de la maquette du site web du DIPLOWEB.COM.

Pourquoi la relation entre la Grèce et l'Occident est-elle ambivalente ? Comment cette relation est-elle devenue une rente, particulièrement depuis l'entrée de la Grèce dans le Communauté économique européenne (1981) puis dans la zone euro (2001) ? Dans ce système, quelles sont les véritables fonctions des élites politiques grecques ? Le Professeur Georges Prévelakis répond de manière solidement argumentée aux questions de Pierre Verluise.

Pierre Verluise (P. V.) : Pourquoi la relation entre la Grèce et l'Occident est-elle ambivalente ?

Georges Prévelakis (G. P.) : Il faut chercher l'explication dans le processus de création de la Grèce moderne.

A la fin du XVIIIème siècle et au début du XXème siècle, les sociétés européennes ont subi une profonde transformation politique et idéologique. Leurs élites se sont tournées vers l'antiquité, à la recherche d'une utopie historique capable de légitimer la rupture avec le passé qu'elles préconisaient. Parmi les différents nationalismes qui se sont consolidés pendant cette période en exploitant la référence hellénique, le nationalisme allemand occupe une place particulière. Au-delà d'un modèle politique, il a trouvé dans l'antiquité grecque un précédent géopolitique : de même que l'Allemagne avant son unification en 1871, la Grèce de l'antiquité était un ensemble de cités unies par la culture. C'est pour cette raison que la relation gréco-allemande est tellement passionnelle. La France napoléonienne s'est tournée par contre vers l'antiquité romaine.

Le néoclassicisme, mouvement artistique et architectural, a apporté une expression sensible à ces diverses représentations géo-historiques. Les grandes villes européennes et nord-américaines ont vu se multiplier les monuments conçus selon les règles élaborées par l'archéologie.

En même temps, dans l'Empire Ottoman, l'élite chrétienne orthodoxe (les Rums), était hellénophone ou employait le grec de l'Eglise comme langue véhiculaire, et avait développé des relations commerciales avec l'Europe. Sous l'influence idéologique européenne, les marchands rums ont commencé à développer une identité nationale. Ce fut le début d'une mutation identitaire qui a transformé une partie importante des Rums en Grecs « modernes ».

En 1821 éclata au sud des Balkans l'insurrection, que l'on connaît aujourd'hui en tant que « Révolution grecque ». Cet événement a été perçu par l'Europe comme une chance inespérée pour réaliser une construction néoclassique à l'échelle d'un Etat et, qui plus est, sur la base de la géographie mentale des guerres du Péloponnèse (territoires autour d'Athènes et Sparte).

La contradiction entre une image imposée par les besoins identitaires occidentaux et la réalité du terrain est à l'origine de l'ambivalence de la relation entre la Grèce et l'Occident.

Ce rêve européen supposait d'idéaliser ceux qui devaient l'incarner, les "Grecs". Les Rums, anciens schismatiques méprisés en tant que serviteurs du Grand Turc, sont devenus,

aux yeux de l'Occident, les nobles descendants des Grecs de l'antiquité soumis à la "barbarie turque". Pourtant ni le changement du regard occidental, ni la construction d'institutions étatiques selon le modèle occidental n'ont suffi à transformer complètement les réalités sociales et culturelles héritées du long passé impérial, byzantin et ottoman.

La contradiction entre une image imposée par les besoins identitaires occidentaux et la réalité du terrain est à l'origine de l'ambivalence de la relation entre la Grèce et l'Occident. Chaque fois que la Grèce donne des signes encourageants, l'ancienne idéalisation revient. Pourtant, la réalité dément tôt ou tard l'exagération des images. Le désenchantement conduit à des ressentiments ou même à l'hostilité, comme si les Grecs trahissaient les attentes de l'Occident.

Il s'agit d'un processus qui se répète de manière cyclique. Beaucoup de Philhellènes (amis des Grecs) de la Révolution grecque sont devenus des Mishellènes (ceux qui haïssent les Grecs) après avoir rencontré les "vrais Grecs". Plus récemment, au lendemain de la dictature des colonels (1967-1974) l'Europe a idéalisé la Grèce de Constantin Karamanlis, qui a présidé le rétablissement de la démocratie en 1974, et d'Andréas Papandréou, dont l'élection triomphale en 1981 a marqué la fin de l'hégémonie politique des conservateurs, pour découvrir par la suite son visage balkanique pendant les années des guerres en Yougoslavie.

Le dernier épisode concerne évidemment la crise économique, amorcée cinq ans après les triomphalismes qui ont suivi l'organisation des Jeux olympiques d'Athènes de 2004. Quand la crise a joué son rôle révélateur, l'admiration pour l'"européanisation" grecque et ses taux de croissances élevés, s'est muée en mépris, parfois même en haine, comme si les Grecs étaient les seuls responsables d'une gestion économique et politique connue et tolérée par [les institutions européennes](#).

L'Occident a du mal à percevoir les Grecs tels qu'ils sont, c'est à dire un peuple avec ses qualités et ses défauts. Cette difficulté de perception objective, conjuguée à l'importance de l'influence occidentale, se trouve à la source de bien de problèmes de la Grèce depuis le XIXème siècle. La crise actuelle ne constitue pas une exception à cette règle.



Grèce, Athènes, le Parthénon : une représentation classique de la Grèce transformée en ressource géopolitique ?

P. V. : Comment cette relation entre la Grèce et l'Occident est-elle devenue une rente, particulièrement depuis l'entrée dans le Communauté économique européenne (1981) puis dans la zone euro (2001) ?

G. P. : On imagine l'Empire ottoman comme une "prison de peuples", comme si les nations y étaient déjà présentes et prêtes à surgir sur la scène de l'histoire une fois libérées de la domination impériale. Si cela était vrai, l'indépendance grecque, suivie des autres indépendances balkaniques, aurait été un simple retour à la normale, donc sans conflits et tensions. Or, comme on sait, le démembrement de l'Empire ottoman a conduit à un processus de terribles conflits, désigné d'ailleurs comme balkanisation.

L'explication de ces contradictions se trouve dans le fait que ce processus de balkanisation, loin d'être une normalisation, consistait au contraire en une transformation de fond en comble des espaces, des sociétés, des identités. La logique géopolitique impériale, qui régissait sociétés et territoires, devait être remplacée par la nouvelle logique westphalienne. Les sociétés balkaniques ont dû accomplir en quelques décennies le parcours que les sociétés occidentales ont mis de siècles à achever, en passant, elles aussi, par des terribles crises, comme la Guerre de Trente Ans (1618-1648).

[La Grèce](#) a été pionnière dans ce processus balkanique. Un morceau de l'espace ottoman a été découpé « à la hache » selon une géographie historique imaginée qui n'avait aucun rapport avec les réalités du terrain. Le premier territoire de la Grèce correspondait *grosso modo* à une ellipse dont les deux centres étaient, sans surprise, Athènes et Sparte. Ce nouvel Etat s'est vite avéré ingouvernable. Une administration étrangère a été importée de Bavière pour remplacer le pouvoir éclaté des notables autochtones par une structure centralisée. Une armée mercenaire a accompagné le roi et les administrateurs bavarois afin de mater les révoltes des "bandits" c'est à dire des anciens "combattants de la liberté" contre les Ottomans.

Pourtant, la logique de rente a des effets pervers puisqu'elle détourne les énergies de la création de richesses, renforce la centralisation partisane et encourage la corruption.

Un tel régime, fondé sur la violence, même légitime, ne pouvait pas être viable à la longue. Ainsi, le pouvoir central a créé un type de rapports entre le centre et la périphérie, dont l'évolution a conduit au clientélisme d'aujourd'hui. A travers ce système, il distribuait des privilèges, monétaires ou autres, à la périphérie. Comment trouver les moyens pour cette distribution ? La réponse est souvent venue de l'extérieur. L'importance de la thématique grecque imposait aux Occidentaux des efforts pour sauver la Grèce de l'implosion en lui apportant protection, soutien et financements. Ainsi s'est établie la tradition de la rente. Le système politique grec a rapidement appris à chercher, voire à revendiquer, la rente de l'Occident.

Pourtant, la logique de rente a des effets pervers puisqu'elle détourne les énergies de la création de richesses, renforce la centralisation partisane et encourage la corruption. En apportant une rente "philosophique", justifiée par l'image idéalisée de la Grèce, l'Occident a souvent contribué à éloigner la Grèce de l'évolution voulue et espérée. En découvrant les effets sans en comprendre les causes, les Occidentaux se fâchaient avec les Grecs, sans réaliser que c'était leur propre influence qui avait provoqué les problèmes. L'ambivalence de la relation entre la Grèce et l'Occident est ainsi étroitement liée à la rente.

Toutes les périodes de l'histoire de la Grèce moderne n'ont toutefois pas été dominées par la logique rentière.

Ce fut le cas au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, lorsque le pays a bénéficié de très importants financements des [Etats-Unis](#), qui étaient soucieux d'empêcher l'extension du bloc communiste au sud des Balkans. Cette "rente géopolitique", qui a duré jusque dans les années 1950, a fait entrer la Grèce dans une période de croissance, désignée comme le "miracle économique grec" qui s'est poursuivie malgré les conséquences de la crise pétrolière de 1973, et s'est doublée, dans les années 1970, d'une modernisation institutionnelle et politique.

Ces réussites n'étaient néanmoins pas suffisantes pour justifier l'adhésion de la Grèce à la Communauté économique européenne (CEE), du fait notamment des problèmes structurels persistants de l'économie. **L'entrée de la Grèce dans le club européen dès 1981 a été motivée avant tout par l'argument néoclassique.** La construction européenne avait en effet toujours besoin de la symbolique grecque.

On a considéré que l'aide économique européenne permettrait à la Grèce d'accélérer sa modernisation et de rattraper ses retards. **Perçues par les Grecs comme une nouvelle forme de rente, les diverses subventions qui ont irrigué l'économie grecque ont toutefois été utilisées par le système politique en place pour consolider son pouvoir.** [L'entrée de la Grèce dans l'Eurozone \(2001\) a amplifié cette la logique, dès lors que la Grèce a pu emprunter facilement et à des taux très avantageux sur les marchés internationaux de capitaux.](#)

La longue période de stabilité politique (1981-2009), rare dans l'histoire de la Grèce, est due à l'abondance de la rente qui a alimenté **une société de consommation, sans rapport avec la production de richesses.** Derrière l'apparence de prospérité, se cachait la déformation de toutes les structures économiques et sociales. Gérée par l'administration centrale, la rente a renforcé une centralisation déjà excessive. **La population a appris à mépriser l'effort et à considérer comme acquis des avantages qui n'avaient pas été mérités.** L'économie grecque s'est introvertie : il suffisait d'entretenir ses relations avec les partis au pouvoir pour s'assurer la réussite économique. Le double déficit (budgétaire et commercial) qui se gonflait année après année, était couvert par les subventions et surtout par l'emprunt. On ne s'inquiétait pas du gonflement de la dette, puisque les Européens le toléraient.

Ainsi l'entrée de la Grèce dans la CEE et l'Eurozone a réactivé des anciens réflexes rentiers que les décennies précédentes avaient plus ou moins réussi à maîtriser.

P. V. : Dans ce système, quelles sont les véritables fonctions des élites politiques grecques ?

G. P. : On peut considérer que les élites politiques ont fonctionné comme une articulation entre un Occident rêvant de l' "européanisation" de la Grèce et une population qui y résistait. En obtenant la rente de l'étranger, en la distribuant et en imposant une certaine occidentalisation, plus ou moins profonde, ces élites profitaient du rôle de médiation pour servir leurs propres intérêts. Cette image est certes trop schématique. Pendant certaines périodes, les élites politiques ont abandonné ce rôle parasitaire en se concentrant aux efforts pour faire avancer la modernisation du pays.

Après 1981, une partie des élites politiques grecques a misé à nouveau sur la rente pour alimenter le système clientéliste. Cela leur a permis d'exercer une "concurrence déloyale" face à des opposants qui prônaient la voie de l'autonomie et d'un développement économique fondé sur les avantages comparatifs du pays. **La rente est ainsi devenue un facteur de "sélection naturelle" négative des élites politiques, dont les éléments sains se sont retrouvés largement marginalisés.** L'image désolante de la classe politique grecque au lendemain de la crise n'est donc pas l'expression d'une mauvaise qualité inhérente aux hommes et femmes politiques grecs, mais le résultat de cette forme de sélection. A quelques exceptions près, après trois décennies de domination de la rente et du clientélisme, **les meilleurs avaient été éliminés de la scène politique.**

La crise de 2009 a mis fin à l'abondance de la rente. Le système politique a été ébranlé. Les citoyens grecs ont découvert avec colère que leurs élites politiques n'étaient plus capables de capter la rente et de la distribuer. Ils se sont sentis trahis.

La gauche radicale, SYRIZA, a promis le retour au paradis de la rente : on obligerait les « banquiers européens » à payer sans poser de conditions et l'Allemagne fédérale à dédommager la Grèce pour l'occupation nazie pendant la Deuxième Guerre mondiale, ou on irait chercher de l'argent chez les Russes en leur proposant une alliance, etc. Se présentant comme force de renouveau face à un système politique vieilli et usé, **ce parti a en fait prôné la régression à la logique rentière.** Son échec à remplir ses promesses quand il est arrivé au pouvoir explique sa chute dans les sondages.

P. V. : Dans ce contexte, quels sont les rôles de la diaspora grecque, de la marine marchande et des réseaux ecclésiastiques ?

G. P. : La Grèce est une des manifestations d'une importante tradition géopolitique et géoculturelle, difficile à définir mais réelle. On utilise le terme de néo-hellénisme pour la désigner, en ayant conscience de ses limites. Cette tradition est composée d'éléments comme la continuité linguistique, étroitement associée à l'Eglise orthodoxe, la maritimité, la territorialité locale (tradition de la *Polis*), les réseaux diasporiques, ou encore certaines formes de vie familiale.

Contrairement aux récits de l'historiographie nationaliste, le néohellénisme était à l'aise au sein de l'Empire ottoman. Pourtant, une certaine perspicacité ou intuition de certains de ses membres leur a montré au début du XIXème siècle que l'avenir ne se trouvait pas dans le monde des empires mais dans la modernité, représentée par l'Etat-Nation organisé selon la territorialité westphalienne. Le rôle de la thématique grecque en Europe a joué aussi, comme nous venons de voir, un rôle important dans la décision d'accepter une mutation géopolitique et géoculturelle profonde. Le néohellénisme s'est ainsi habillé avec des vêtements empruntés à l'Europe. Il en a adopté la modernité, même s'il n'y a jamais été vraiment à l'aise. L'Etat grec, malgré ses réussites, n'a pas été à la hauteur des attentes de ses élites fondatrices. Il constitue aujourd'hui un acteur européen marginal, humilié, dépendant, piégé dans une relation malsaine avec l'Occident.

Cette Grèce est le visage le plus connu du néohellénisme, mais pas l'unique. Les structures prémodernes, celles qui lui permettaient de réussir dans les espaces impériaux, n'ont pas disparu. Leur résilience est une des causes de certains blocages de la modernisation. Ainsi, par

exemple, la force du lien familial explique les difficultés pour imposer la méritocratie dans l'administration publique. En échange, les liens familiaux ont joué un rôle fondamental pour diminuer le choc social de la crise.

La [diaspora](#), la marine marchande et les réseaux ecclésiastiques sont étroitement liés à la persistance des structures prémodernes. L'Etat grec, comme tout Etat national, a été hostile à la diaspora. Son objectif était de rassembler tous les Grecs au sein de son territoire. Il perçoit la marine marchande comme un acteur trop indépendant de lui, puisque les armateurs peuvent se déplacer sans entrave. Enfin, l'Etat grec a créé sa propre Eglise orthodoxe « nationale » ce qui est contraire aux règles de l'Eglise orthodoxe pour éviter l'influence religieuse du Patriarcat de Constantinople et échapper ainsi à son contrôle.

Ces visages extra-étatiques du néohellénisme ont survécu malgré les persécutions et les difficultés. La diaspora, détruite dans ses foyers traditionnels, a été reconstituée aux Etats-Unis, en Europe et en Australie. La marine marchande a réussi à renouveler sa flotte après les destructions de la Deuxième Guerre mondiale et constitue aujourd'hui la première force dans son domaine sur le plan international. Enfin, le Patriarcat de Constantinople a pu se maintenir à Istanbul en dépit de la politique kemaliste, hostile à toute forme de présence "grecque" sur le territoire turc, et constitue aujourd'hui une institution très respectée par la communauté internationale.

Les évolutions des dernières décennies comme la mondialisation, l'affaiblissement du rôle et de la fonction de la territorialité "westphalienne", le développement explosif des communications etc., créent des conditions qui favorisent les formes prémodernes du néohellénisme. **Les diasporas deviennent à nouveau des acteurs importants de la vie économique et politique globale.** La mer se révèle comme le principal enjeu économique, politique et environnemental des décennies qui viennent. Le talent des armateurs grecs leur permettra de profiter de cette nouvelle donne. Enfin, le rôle des réseaux ecclésiastiques orthodoxes hellénophones ou, plus généralement, sous influence hellénique, est très important en Afrique, en Asie et en Amérique. Ils sont sous l'influence spirituelle des patriarchats hellénophones de Constantinople et d'Alexandrie. Ce monde orthodoxe, indépendant de l'Etat grec, est un acteur important de la géopolitique religieuse. Acceptés beaucoup plus favorablement que les autres Européens, les Grecs, à travers leurs réseaux religieux peuvent jouer un rôle de médiation entre l'Europe et les peuples anciennement colonisés.

Il faut donc cesser de percevoir la présence grecque, européenne et globale, uniquement sous le prisme de l'Etat-Nation. Ses formes à la fois prémodernes et post-modernes sont peu visibles mais au moins aussi importantes que la Grèce *stricto sensu*.

P. V. : Comment imaginez-vous les perspectives géopolitiques de la Grèce d'ici 2020 ?

G. P. : Le territoire grec fait partie d'un grand carrefour composé des Balkans et de l'Anatolie, entre lesquels se situent les ensembles maritimes de la mer Noire, des détroits turcs et de la mer Egée. Ce carrefour liait dans le passé les deux grands foyers économiques de l'Eurasie, le foyer européen et le foyer indo-chinois. Jusqu'au XVIIIème siècle, malgré l'importance croissante des relations entre l'Europe et l'Amérique, le centre de gravité de l'économie mondiale se trouvait encore à l'est du carrefour ottoman. La situation a changé radicalement pendant les deux siècles qui ont suivi. Cette situation change à nouveau par le déplacement du

centre de gravité de l'économie mondiale vers l'est. Donc, **le carrefour balkano-anatolien est en train de regagner sa centralité**. Cette nouvelle réalité a déjà commencé à influencer la géoéconomie et la géopolitique grecque. **Le port du Pirée est passé sous contrôle chinois**. La réactivation de ce carrefour et la place cruciale du territoire grec en son sein conditionnera la géopolitique grecque dans les prochaines décennies.

La Grèce se trouve en crise, face à un environnement géopolitique instable et fluide.

Pourtant, à plus courte échéance, les facteurs de l'environnement géopolitique qui exerceront une influence sur la Grèce viennent d'autres éléments :

1. La stabilité interne de la Turquie et ses orientations géopolitiques.

La vague de déstabilisation qui a évolué d'est en ouest au Moyen-Orient touche maintenant la Turquie. Il paraît difficile de prévoir si la politique de plus en plus autoritaire du Président Recep Tayyip Erdogan réussira à maîtriser les tendances centrifuges et les menaces pour l'intégrité territoriale de son pays. Une déstabilisation éventuelle de la Turquie aurait comme conséquence possible un flot massif de réfugiés à partir du littoral anatolien vers les îles grecques. La question kurde peut aussi transformer la Grèce en otage des relations entre la Turquie et l'Occident. L'imprévisibilité de la situation turque pèsera lourdement sur la géopolitique grecque.

2. La relation entre l'Union européenne et les Etats-Unis.

La Grèce dépend économiquement et institutionnellement de l'Union européenne. Il ne faut pourtant pas sous-estimer ses liens avec les Etats-Unis. La défense grecque est garantie par les Etats-Unis, qui disposent d'une importante base en Crète. La diaspora grecque-américaine ainsi que différents réseaux, culturels et autres, lient étroitement la Grèce aux Etats-Unis. Une éventuelle dégradation des relations entre l'Union européenne et les Etats-Unis mettra la politique grecque devant des graves dilemmes.

3. Les ambitions russes.

La russophilie est fortement enracinée en Grèce. La confession orthodoxe commune, l'admiration pour Vladimir Poutine ainsi que le souvenir de l'Union soviétique fédèrent un ensemble hétéroclite de partisans, issus des deux extrêmes de l'échiquier politique, sur lequel peut miser l'influence russe.

4. La situation balkanique.

Les problèmes issus de la décomposition de la Yougoslavie (1991-1992) n'ont été résolus qu'en surface. Plusieurs défis existent encore et menacent la stabilité de la région. La Grèce est particulièrement exposée aux enjeux albanais et à leurs répercussions en Macédoine.

5. Finalement, *last but not least*, la Grèce est fortement influencée par l'évolution de l'Union européenne. Une Union européenne à deux vitesses renforcerait en l'institutionnalisant la marginalisation que connaît la Grèce du fait de la crise économique.

Il est très difficile de prévoir l'évolution de ces facteurs et encore plus la manière dont ils peuvent se combiner. La Grèce se trouve face à un environnement géopolitique instable et

fluide.

La situation politique intérieure grecque est naturellement d'importance cruciale. Les prochaines élections législatives sont normalement prévues à l'automne 2019. Les sondages prévoient que SYRIZA en sortira fortement affaibli et n'aura plus les sièges nécessaires pour former un gouvernement, même avec ses partenaires actuels de la droite souverainiste. Deux scénarios se dessinent :

- . une nette victoire de la Nouvelle Démocratie (centre-droit), suffisante pour la restructuration de la vie politique sur des nouvelles bases ;
- . une situation confuse, sans majorité, qui conduirait à un véritable saut dans l'inconnu.

La Grèce entre ainsi dans une période très critique. Soit elle arrivera à sortir renouvelée de la crise, ce qui lui permettra de gérer à son profit les différents défis géopolitiques pour renforcer son rôle européen et international ; soit elle va être entraînée dans une instabilité politique qui l'exposera à tous les dangers.

Malgré ses problèmes, la Grèce constitue un pôle de stabilité dans une région difficile. Une éventuelle déstabilisation grecque dans les années 2020 aurait de lourdes conséquences pour l'Union européenne. En même temps, l'importance de son territoire, en tant que carrefour énergétique mais surtout comme probable noeud de la route de la soie, rend sa maîtrise et sa gestion dans le cadre européen un enjeu crucial à long terme. Du côté européen, une connaissance de la politique grecque et néohellénique, débarrassée des idées reçues et des stéréotypes, s'impose.

L'Union européenne a aussi intérêt à exploiter les ressources néohelléniques réticulaires et globales (diaspora, marine marchande et réseaux ecclésiastiques) pour sa connexion et son dialogue avec les nouveaux grands foyers économiques et géopolitiques. Un ré-équilibre des représentations géopolitiques, à même de rendre visibles les aspects les moins connus du néohellénisme, est indispensable.

Copyright Janvier 2018-Prévelakis-Verluisse/Diploweb.com

Plus

. **Georges Prévelakis, "Qui sont les Grecs ? Une identité en crise", Paris, CNRS éditions, 2017, 184 p.**



Georges Prévélakis, "Qui sont les Grecs ? Une identité en crise", Paris, CNRS éditions

Un livre recommandé par le Diploweb.com

CNRS éditions

4e de couverture

La Grèce constitue une énigme pour l'Occident. À chaque fois qu'on a pensé que le peuple grec était définitivement sur la voie de la modernisation, la situation s'est dégradée, comme depuis 2010. Jamais la confiance en l'avenir de la Grèce n'a été aussi basse, jamais on ne s'est autant interrogé sur l'identité grecque.

C'est pendant de tels moments de crise que se révèle l'ambivalence de la relation entre la Grèce et l'Occident. On passe de l'admiration béate pour le « berceau de la démocratie » au mépris, parfois même à la colère. Ce décalage entre représentation et réalité est la source de la plupart des problèmes grecs, internes et externes. En sept ans, la crise a montré qu'elle ne peut pas être résolue par des simples approches économiques, sans une révision des idées reçues, sans la prise en compte de structures et de comportements enracinés dans l'histoire et la géographie.

En dévoilant les atouts d'un « néohellénisme » disposant d'importants réseaux diasporiques, maritimes et religieux, ce livre échappe à une historiographie romantique et indique les ressources de la Grèce face à une Europe en train de redéfinir sa relation avec « les Autres ».

Le livre de Georges Prévélakis, "Qui sont les Grecs ? Une identité en crise" [sur le site de CNRS éditions](#)

P.-S.

Georges Prévelakis, professeur à l'université Panthéon-Sorbonne (Paris I) est l'auteur de "Qui sont les Grecs ? Une identité en crise", Paris, CNRS éditions, 2017, 184 p. Il est membre du laboratoire Géographie-cités et membre associé du CERI (Sciences Po), spécialiste de la géopolitique des Balkans et des diasporas. Pierre Verluise, docteur en géopolitique de l'université Paris IV Sorbonne est le fondateur du *Diploweb.com*.